

Marco

J'ai 62 ans, je n'ai jamais été gravement malade, mais, depuis une quinzaine d'années, je vis dans une grande précarité. Après avoir rompu avec ma famille, après avoir été chef d'entreprise, m'être marié trois fois, avoir eu des enfants, et maintenant des petits-enfants, une série dramatique de deuils (j'ai été trois fois veuf) m'avaient conduit au bord du suicide.

I

A la rue

Je me retrouvai sans abri . Je n'ai jamais été vraiment dans la rue. Comme j'ai toujours eu du bagout et que je suis courageux, j'allais de squatt en squatt, vivant de petits boulots, à droite à gauche : je faisais la plonge, puis dormais dans la salle du bar, j'étais hébergé par des amis. Donc sans domicile fixe. En 5,6 ans, j'avais perdu tout point de repère, et j'ai mis 5 ou 6 ans pour remonter. Aujourd'hui, je suis dans une maison-relais d'Emmaüs.

Au début, j'étais domicilié au Captifs. En 2009, on m'a proposé d'être travailleur-pair aux Enfants du Canal, pendant un an, pour accueillir dans la journée les personnes de la rue au Bus-abri. Je n'ai pas renouvelé mon contrat. Je me retrouvai alors en errance, avec un casier à la Bagagerie des Halles, pendant deux mois. On me propose ensuite d'entrer dans la communauté de Valgiros, une trentaine d'ADF et SDF, bénévoles et gens venus de la rue, vivant ensemble. Je vais y rester trois ans. J'étais bien là-bas. Valgiros, pour moi, c'est un « bac+ 3 » . J'y ai appris la stabilité. J'y ai aussi appris la patience : avant, si je n'étais pas d'accord, je rentrais dedans. Maintenant, c'est fini, plus d'étincelles.

Entre temps j'ai travaillé dans des associations intermédiaires, Ozanam-Service, à dispatcher des colis alimentaires, à l'Armée du Salut, comme surveillant au Palais de la Femme, comme agent de sécurité quai de Jemmapes, à la Boulangerie (ADOMA) comme responsable d'une équipe de 8 agents d'accueil, et maintenant veilleur de nuit pendant le Plan Grand froid. Aujourd'hui, j'ai un CDD à Aurore Je n'ai pas arrêté. J'ai déposé un dossier Loi DALO et le préfet paie tous les mois une amende, et 1700 euros de dommage et intérêt (j'ai un bon avocat !)

Je suis allé sept fois en pèlerinage à Lourdes comme brancardier, avec tout un réseau de charité. Je ne crois pas en Dieu, je suis sûr qu'Il existe ! et suis heureux de rendre visite à Marie ma mère qui protège les petits. J'y puise ma force, pour ma vie et mon travail à Paris. J'ai fait aussi la Coupe du Monde de football des SDF. Dans la rue, je connais tout le monde. J'ai participé au mouvement des Don Quichotte, au Canal Saint-Martin. Le père d'Augustin Legrand a fait mon portrait. Partout où il est question de la rue, je suis là.

Je n'ai donc pas vraiment vécu dans la rue au sens de « dormir dans la rue », et pourtant je n'en sors pas. Je tourne en rond. J'ai envie d'avoir ma retraite à 65 ans, mais sans sortir de ce milieu.

II

Maintenant, prendre distance mais continuer à être un « aidant »

Cependant je voudrais bien passer de l'autre côté du mur. On me colle l'étiquette de SDF. Marco est un « SDF » à vie ! Ils n'arriveront jamais à accepter que je sois de l'autre côté, « un aidant ». Je serai toujours un « bénéficiaire ». Pourtant, après la retraite, je veux continuer comme bénévole. Mon idéal : devenir « aidant » et monter une association. Au début, à la Chorba (parce que je suis connu aussi à La Chorba), on voulait monter une association. Ce serait l'aboutissement d'une vie qui a été beaucoup remplie et enrichie par la rue. Je sais que ce n'est pas courant. Aider son prochain ! Je suis un peu révolutionnaire...

Maintenant je pense d'abord à moi pour reprendre des forces et les aider encore plus. Je prends un temps de recul pour aller plus loin. J'ai changé de téléphone, je réponds à qui je

veux. Je n'ai pas 62 ans, je me sens comme un jeune de 30 ans ! Et je me stabilise, je suis en train de préparer un VAE avec mes acquis professionnels.

Mais il ne faut pas croire que c'est facile : on m'a retiré le RSA, la CMU, le passe Navigo, etc. Le gars qui n'a plus d'aide, qui n'a que son boulot, il risque de se clochardiser dans son appartement. S'il se fait virer parce qu'il était en retard, il n'a plus rien. Il replonge. C'est pour ça que, quand on sort par une réinsertion, il faut que ça se fasse petit à petit. Moi, je ne replongerai pas, parce que j'ai la hargne. Et puis, dans le malheur de la rue, il y a des joies, la liberté. Je suis content d'être dans le mouvement. Dans la rue, j'ai le sentiment d'être dans la savane, de faire un safari. Moi, la rue ne m'a pas démoli. Au contraire.

Et pourtant, avant j'étais plus cool. Maintenant j'ai ma carte d'électeur, j'ai un salaire, je n'ai plus d'aide, et je pousse un mur devant moi. Maintenant, c'est dur, dur.

Je conclus

Avec les « SDF », il y a deux cas de figures : il y a ceux qui veulent s'en sortir et ne plus regarder derrière, ils ont peur de replonger. Et il y a ceux qui s'en sortent et qui veulent aider les autres parce qu'ils savent ce qu'ils ont souffert eux-mêmes. Ils ne veulent pas que les autres souffrent pareil qu'eux et ils les aident à remonter. Moi, je suis de ceux-là.